

« Miss Mary »

## Julie Christie, la faiblesse des forts

C'est l'histoire d'une Anglaise encore jeune et belle — et célibataire — qui, en 1930, débarque en Argentine pour devenir la gouvernante des enfants de riches propriétaires terriens.

Parce que Miss Mary, c'est Julie Christie, dont on sait qu'elle a milité pour les droits de la femme et que le film est fait par une femme, précisément, on ne peut s'empêcher d'éprouver une certaine appréhension.

On découvre une famille où les grands-parents radotent, le père porte beau, la mère a une « crying room », un salon où elle se retire pour pleurer, les deux très jeunes filles imitent en riant les grandes amoureuses du cinéma et le jeune garçon est frappé par le suicide d'un poète. Les femmes sont encore les otages des hommes et les enfants de leurs parents.

Pour cadeau d'anniversaire, l'oncle emmène dans une maison hospitalière son jeune neveu — dont la détresse, cette même nuit, bouleverse Miss Mary au point qu'elle devient pour le garçon le visage de l'amour. Mais quand cet acte « scandaleux » est découvert par la mère, Miss Mary n'a plus qu'à quitter la maison...

### Ni ouvrage de dame ni manifeste de militante

« Ce n'est pas à cause de « Docteur Jivago », mais à cause de « Petulia » — un des plus beaux films sur le couple qui ait jamais été fait — que Maria Luisa Bemberg a eu envie de travailler avec moi, raconte Julie. Et moi, je savais qu'elle avait participé à la création de groupes féministes, mais surtout qu'elle était scénariste, romancière, que son premier film, « Momentos », avait marqué le festival de Chicago et que son troisième, « Camila », avait failli avoir l'oscar du meilleur film étranger en 1984. Je crois que « Miss Mary » n'est pas plus un ouvrage de dame qu'un manifeste de militante.



Les tourments de la belle Miss Mary (Julie Christie), gouvernante anglaise dans une famille aristocratique argentine.

Même si les hommes ne sont pas très estimables, on y montre qu'il est aussi dangereux, pour certaines femmes, de refouler leur sexualité que, pour d'autres, d'y céder... J'aime qu'on ne sache pas si Miss Mary dit vrai ou fabule quand elle parle de son fiancé tué pendant la guerre; pourquoi elle, apparemment fille déterminée, ne s'impose pas davantage dans cette famille? Pourquoi, une fois chassée de la maison, alors qu'on la croit repartie en Angleterre, elle ne quitte pas le pays et reste en ville à donner des cours? Est-elle trop forte pour vouloir gagner? Goûte-t-elle la solitude amère des personnes trop exigeantes?

Entre le premier coup d'Etat de la République Argentine et l'avènement de Péron, Maria Luisa Bemberg a conjugué dans son œuvre soubresauts nationaux et familiaux. Cela a été fait par d'autres, sans doute, mais rarement avec autant de bonheur dans le dosage des éléments plastiques, affectifs et intellectuels. Et puis, comme elle est femme, mère et grand-mère (de neuf petits enfants), elle a le don des notations pointillistes qui traduisent la per-

plexité douloureuse et l'ambiguïté des petits mais aussi des grands... »

Ce que ne peut pas dire Julie Christie, c'est que l'exaltante découverte d'une cinéaste et d'acteurs inconnus mais néanmoins brillants s'augmente pour nous de la redécouverte du regard dévorant, de la bouche gourmande et de la mâchoire volontaire qui faisaient courir « Le messager ».

Découragée de ne pas trouver un meilleur usage de ses dons, Julie avait, après « Le Ciel peut attendre », quitté Warren Beatty et les USA et presque le cinéma pour se consacrer à l'élevage des moutons.

N'ayant fait qu'aviver notre intérêt avec son retour en 1983 dans « Chaleur et poussière », elle avait encore disparu pendant trois ans, avant de revenir dans « Les Couloirs du pouvoir ». Dans l'univers à la Henry James de « Miss Mary », cette comédienne rare qui allie la force à la finesse et dont la maturité, éclairée d'une tendresse diffuse, est un régal, se trouve chez elle comme elle ne l'avait été depuis longtemps.

Gilbert GUEZ.